

Jacques Roubaud, mathématicien et poète « Lisez et vous verrez... »

CONTEXTE > Poète et mathématicien, né en 1932, Jacques Roubaud est un auteur prolifique : poésie, romans, essais, son œuvre protéiforme compte une soixantaine de volumes placé à la fois sous le signe de la fantaisie, de la logique mathématique et de l'érudition. Spécialiste de la poésie des troubadours et de la légende du Graal, il considère que son travail d'écrivain adepte des contraintes formelles est dans le droit fil de toute la tradition poétique. Un de ses recueils les plus graves et troublants est *Quelque chose noir* (1986), des poèmes écrits à la suite de la mort de son épouse. Notons aussi une monumentale suite autobiographique intitulée *Le Grand incendie de Londres* ou encore *La Belle Hortense*, qualifié de « pseudoroman ». Depuis 44 ans, Jacques Roubaud appartient à l'aventure de l'Oulipo dont il est l'un des principaux animateurs. Avec ce grand homme doux et souriant, nous parlerons ici de la ville dont il est un infatigable marcheur et déchiffreur. Et plus particulièrement de la ville de Rennes et de son université où dans les années soixante il enseigna les mathématiques pendant neuf ans.



PROPOS RECUEILLIS PAR > **GEORGES GUITTON**

PLACE PUBLIQUE > L'Oulipo est viscéralement lié à la ville, non ?

JACQUES ROUBAUD > Il n'y a pas de lien absolu, mais c'est vrai que beaucoup de membres de l'Oulipo vivent en ville. Surtout, n'oublions pas la consigne que Raymond Queneau donnait à nous, ses ouailles, et qui était : « Lisez les rues ».

PLACE PUBLIQUE > La ville est donc un livre ?

JACQUES ROUBAUD > Dans la ville, il y a plein de signes de langue : sur les trottoirs, sur les pavés. Il y a plein d'inscriptions sur les plaques de rue... les « bis », les « ter », les





« quater ». L'onomastique des rues est passionnante. Que-
neau insistait beaucoup sur tous ces signes. Il y a aussi
l'exemple de Perec, avec sa description appelée *Tenta-*
*tive d'épuisement d'un lieu parisien*¹.

PLACE PUBLIQUE > L'Oulipo en pince surtout pour les signes
écrits ?

JACQUES ROUBAUD > C'est vrai, mais cela correspond surtout
au « premier Oulipo », disons jusqu'à Perec. Ensuite,
nous nous sommes mis à faire des lectures, si bien que la
dimension orale est devenue plus importante. Nous fai-
sons davantage d'enregistrements sonores. Les travaux
oulipiens se font plus à partir de ce que l'on entend qu'à
partir de ce que l'on voit écrit.

PLACE PUBLIQUE > Exemples d'oralité urbaine ?

JACQUES ROUBAUD > Par exemple, moi, dans les rues de
Paris, je vois le mot « traversez ». Ça me parle, alors je le
dis à voix haute. Puis, « rue de Babylone », « piéton », etc.
J'énonce les mêmes choses en même temps. Ou alors, je
tombe sur une rue Roubaud, « R-O-U-B-O », cela ne
s'écrit pas pareil, mais à l'oral, c'est pareil. La ville rentre
en nous de cette façon aussi.

PLACE PUBLIQUE > Mais encore ?

JACQUES ROUBAUD > On a fait des petits films, il y a quelques
années. Des Oulipiens devaient choisir une rue et la fil-
mer deux minutes. Ainsi, Olivier Salon s'est posé rue Sa-
rette : il interrogeait les passants qui passaient par là et il
leur demandait : « Madame, je voudrais savoir pourquoi
la rue s'arrête ? »²

PLACE PUBLIQUE > Au-delà de la visée descriptive, les Ou-
lipiens théorisent-ils la ville ?

JACQUES ROUBAUD > Comment dire ? (silence) Se dépla-
cer dans une ville, dans une grande ville, c'est un peu
comme se déplacer dans l'espace des mots que l'on va
rencontrer dans une contrainte. C'est lié un peu à la
vieille image de Wittgenstein³ qui dit « Notre langue est
comme une ville ». Comme elle, elle a ses quartiers an-
ciens, ses quartiers nouveaux. Au fond, l'image de la ville
correspond aussi à l'une image du travail oulipien.

PLACE PUBLIQUE > Y a-t-il chez vous et vos amis un rêve de
ville oulipienne ?

JACQUES ROUBAUD > (Rire) L'Oulipo n'a jamais travaillé
en ce sens. Toutefois, j'ai découvert récemment un jeune
auteur portugais, Gonçalo Tavares⁴, qui réalise un projet
qui est assez oulipien. Il a organisé une ville avec des
quartiers qui portent des noms d'écrivains. Pour chaque
quartier, il écrit un petit fascicule. On vient d'en traduire
deux, *Monsieur Valéry* puis *Monsieur Calvino*, pour lequel
on m'a demandé une postface. Ce sont de petits livres
absolument délicieux.

PLACE PUBLIQUE > L'Oulipien est avant tout un piéton des
rues ?

JACQUES ROUBAUD > Personnellement, je fais des marches
sous contrainte. Par exemple, je pars de chez moi. Aussitôt
que je rencontre un feu rouge, je prends la direction que
me permet ce feu, je traverse et prends la rue qui est en
face. Ainsi, je vais effectuer un parcours inattendu. Quel-
quefois, je vais même me retrouver à la maison. C'est la
contrainte qui détermine mon itinéraire.

PLACE PUBLIQUE > Quelle autre marche sous contrainte
faites-vous ?

JACQUES ROUBAUD > Je pars de chez moi, je vais jusqu'à
une porte de Paris, le plus droit possible. Quand j'arrive
à une porte, je tourne soit vers l'Ouest, soit vers l'Est,
jusqu'à arriver à une nouvelle porte, puis je reviens à
mon point de départ. J'ai ainsi divisé Paris en tranches,
comme une orange, et j'ai fait tous les rayons à partir de
chez moi. Cela donne une vision de la ville qu'aucun
Parisien n'a puisque l'habitude veut que les gens fassent
toujours les mêmes circuits.

PLACE PUBLIQUE > Y a-t-il des parcours liés aux mots eux-
mêmes ?

JACQUES ROUBAUD > Oui, bien sûr. Par exemple dans un do-
cumentaire sur l'Oulipo destiné à *Arte*⁵, je fais un par-
cours dans les rues de Paris qui ont un rapport avec l'Al-
lemagne : Goethe, Berlin, etc., en forme d'hommage à la

1. Voir aussi, de Jacques Roubaud, *La forme d'une ville change plus vite, hélas, que
le cœur des humains*, chez Poésie/Gallimard, 2006.

2. *L'Oulipo court les rues*, d'Odile Fillion, 2008.

3. Ludwig Wittgenstein, philosophe et logicien (1889-1951).

4. Série intitulée *O Bairro* (Le quartier) par Gonçalo M. Tavares, aux éditions Viviane
Hamy. Trois volumes traduits dont *Monsieur Valéry et la logique* (2008), *Monsieur
Calvino et la promenade* (2009).

chaîne franco-allemande. Jadis, j'ai fait aussi un parcours qui me faisait obligatoirement passer par des rues dont les noms ne comportaient pas la lettre « e »⁶. C'est ce genre de choses qui guide mes marches.

PLACE PUBLIQUE > Quel intérêt profond trouvez-vous à ces démarches ?

JACQUES ROUBAUD > L'inattendu, la surprise, toujours. La contrainte vous conduit à sortir des circuits auxquels vous êtes habitués. Dès lors, vous entrez dans une réalité à laquelle vous ne vous attendiez pas et que vous n'auriez pas découverte autrement.

PLACE PUBLIQUE > Une ville vous est familière : c'est Rennes. Racontez pourquoi.

JACQUES ROUBAUD > Lorsque j'ai fini mes études de mathématique et que j'ai cherché un travail, il s'est trouvé qu'un poste a été possible pour moi à la Faculté des sciences de Rennes. C'était à la rentrée 1958. À l'époque, la Faculté se situait dans ce grand bâtiment du centre-ville, sur les quais⁷. J'ai donc passé énormément de temps dans mon bureau donnant sur la Vilaine à essayer de déterminer dans quel sens coulait la rivière.

PLACE PUBLIQUE > Comment était la vie rennaise à cette époque ?

JACQUES ROUBAUD > Cela fait plus d'un demi-siècle. À ce moment-là, la ville de Rennes avait une particularité qui était d'être quasiment vide et morte à partir de sept heures du soir. Vraiment. Rien d'ouvert, passé sept heures. Rien. Rien. Le buffet de la gare, c'est tout. À cette heure-là, les étudiants étaient rentrés dans leur famille après avoir éventuellement mangé une crêpe.

PLACE PUBLIQUE > Mais vous ne viviez pas à demeure à Rennes ?

JACQUES ROUBAUD > Ma femme était restée à Paris pour son travail d'enseignante. C'est donc moi qui faisais le déplacement à Rennes. Je passais ici trois jours par semaine. À l'époque, le train de Paris représentait quatre heures de voyage. Je logeais à l'hôtel. Un hôtel situé, avenue Janvier, toujours le même, retenu d'une semaine sur l'autre.

PLACE PUBLIQUE > À part regarder la Vilaine couler, quel était votre programme ?



JACQUES ROUBAUD > Ce furent de très bonnes années de travail. Un moment important et pionnier pour la mathématique. En effet, le responsable du département a eu la

5. *OuLiPo mode d'emploi*, sur Arte, le 29 novembre 2010.

6. Selon le modèle de *La Disparition*, de Georges Perec, roman lipogrammatique de 300 pages, écrit sans la lettre « e » (collection l'Imaginaire/Gallimard, 1969).

7. Située 1, quai Dujardin, la Faculté des sciences fut construite entre 1888 et 1898 sous la direction des architectes Jean-Baptiste Martenot et Emmanuel Le Ray.

8. Sur cette période, voir notice sur www.math.univ-rennes1.fr. « C'est Yves Martin qui organise le premier développement du département de mathématique, recrutant beaucoup de mathématiciens de valeur : c'est une base solide, porteuse des développements futurs. Michel Métivier et Christian Coatmelec sont les premiers ; puis arrivent Jean Houdebine, Jacques Roubaud, Georges Glaeser, Jean-Paul Benzécri, Yves Guivarch, Jean-Claude Tougeron, Jean Bénabou, Italo Giorgiutti et bien d'autres [...] De 1960 à 1965, Jean-Paul Benzécri participe à de nombreux travaux, crée avec Coatmelec le premier centre de calcul de la Faculté (arrivée d'un IBM 1620 baptisé *Caroline*), s'engage dans la linguistique et dans l'analyse des données : la grande école française d'analyse des données est née à Rennes. »

9. Titre de la thèse : *Morphismes rationnels et algébriques dans les types d'A-algèbres discrètes à une dimension*, Université de Rennes, 1967. Jacques Roubaud raconte par ailleurs sa soutenance de thèse dans le *Grand Incendie de Londres*.





Jacques Roubaud devant la Maison de la Poésie, près du canal Saint-Martin, à Rennes en mars 2010 : « On peut considérer que les Oulipiens sont de grands enfants. Ils s'amuse beaucoup. »



prescience, à cette époque où l'on commençait seulement à introduire les maths modernes, de faire venir à l'université de Rennes des gens qui connaissaient ce domaine : du coup le nombre d'étudiants et de postes a augmenté. Rennes a pris de l'avance sur les autres universités françaises. On peut dire qu'il y a eu une École mathématique rennaise de très haut niveau⁸.

PLACE PUBLIQUE > Ce ne sont pour vous que des bons souvenirs ?

JACQUES ROUBAUD > Oui, je garde un excellent souvenir des neuf ans passés ici. Sur le plan du travail, sur le plan intellectuel, ce furent des années merveilleuses. Avec une équipe très sympathique, des gens très actifs. Avec des étudiants qui, eux aussi, étaient forts sympathiques et parfois très bons, comme Jean-Claude Tougeron que j'ai eu en cours et qui est devenu un grand mathématicien.

PLACE PUBLIQUE > Vous n'avez pas vécu Mai 68 à Rennes ?

JACQUES ROUBAUD > Non, car je suis parti en 1967. Après avoir passé ma thèse⁹, j'ai été nommé à quelque chose qui venait d'ouvrir et qui s'appelait l'Insa (Institut national des sciences appliquées). C'était l'époque où le campus de Beaulieu commençait à émerger. Ma dernière année rennaise, j'ai donc enseigné là-haut. Et après, eh bien, j'ai été nommé professeur à Dijon. Voilà ! Je suis

revenu de temps en temps à Rennes pour des soutenances de thèse, des choses comme cela, en gardant des rapports avec les mathématiciens. Et, plus récemment, dans le cadre de l'Année des mathématiques, je fus invité à venir discuter des rapports entre mathématique et poésie.

PLACE PUBLIQUE > À votre arrivée à Rennes en 1958, vous étiez déjà poète ?

JACQUES ROUBAUD > Oui, mais je ne connaissais pas l'Oulipo. Il faut dire que, même après sa création en 1960, l'Oulipo a mis du temps à se faire connaître. Je l'ai découvert quand j'ai adressé à Queneau le manuscrit de mon premier livre¹⁰ et qu'il m'a reçu dans son bureau chez Gallimard : là, il m'a dit que je travaillais un peu dans la direction qui était celle de ses amis. Et c'est ainsi que je suis entré à l'Oulipo en 1966.

PLACE PUBLIQUE > Il y a évidemment une relation entre la mathématique et l'Oulipo.

JACQUES ROUBAUD > Forte. Très forte. Pour l'architecture, les contraintes, la mathématique est un bon modèle. Comme j'étais mathématicien, je travaillais la poésie de cette façon-là, spontanément. J'avais retrouvé par moi-même, mais en plus élémentaire, des choses que Raymond Queneau faisait avec son groupe de l'Oulipo au même moment.

PLACE PUBLIQUE > On peut penser qu'un mathématicien qui fait des poèmes va faire du froid et du rasoir. Que répondez-vous à ce genre de lieu commun ?

JACQUES ROUBAUD > Je réponds : « Lisez et vous verrez ! »

(Interview réalisée le 10 mars 2010, à la Maison de la Poésie à Rennes)

10. *∈ (appartenant à)*, de Jacques Roubaud, Gallimard, 1967. Variations à partir du jeu de go dont c'est la première apparition dans la littérature française.